



Mathilde Gall

Malgré les vagues

roman

“Un roman bouleversant”
“Une ode à la vie !”



Mathilde Gall

Malgré les vagues

© Mathilde Gall, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-3112-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Juliette, pour toujours.

*Would you hold my hand
If I saw you in heaven ?
Would you help me stand
If I saw you in heaven ?
I'll find my way through night and day
'Cause I know I just can't stay here in heaven*

Eric Clapton, Tears in Heaven

PROLOGUE

Octobre 2016

Elle avait perdu les eaux en début de soirée. Après deux heures de contractions d'une violence inouïe, un anesthésiste flegmatique lui avait finalement posé une péridurale. Le soulagement avait été immédiat. Depuis lors, deux sages-femmes se relayaient pour s'assurer que le travail se déroule correctement. La première, brune et souriante, avait confié à Jeanne qu'elle terminait ses études par ce stage de quelques semaines en service d'obstétrique. La seconde, arrivée plus tard dans la soirée, lui avait semblé moins chaleureuse, mais Jeanne avait deviné dans ses gestes les années d'expérience. C'est elle qui lui avait installé le bandeau du tensiomètre autour du bras droit et venait vérifier l'avancée du travail toutes les demi-heures.

La salle était silencieuse. Seul le bip régulier et rassurant du doppler fœtal résonnait par intervalle régulier. Il était quatre heures du matin, Rémi somnolait sur le fauteuil à la droite de Jeanne, allongée sur le lit. Sereine, elle se laissa aller à quelques minutes de sommeil, la douleur endormie par la puissante anesthésie. Seul un élancement dans l'épaule droite subsistait depuis quelques heures. Elle s'en était remis à la sage-femme qui lui avait expliqué que l'élastique du tensiomètre devait en être la cause. Alors Jeanne ne s'était pas formalisée. Son corps était entre les mains du corps médical et elle lui faisait pleinement confiance.

À quatre heures, un bip anormalement fort la sortit de son sommeil : pendant quelques minutes de flottement, l'activité cardiaque du bébé sembla ralentir puis perdre en intensité. Une alarme avait dû se déclencher quelque part, car la sage-femme surgit dans la chambre et se pencha sur le ventre de Jeanne avec un stéthoscope pour y contrôler le cœur du bébé. Le bruit auparavant très net de la pulsation cardiaque devint soudain irrégulier, assourdi, lointain. En un coup d'œil, Jeanne saisit la lueur d'inquiétude dans le regard de la sage-femme.

Le médecin de garde fut appelé immédiatement et pénétra dans la chambre quelques minutes plus tard, suivi de plusieurs blouses blanches. Après une succession de gestes précis, il annonça d'une voix calme, mais forte que Jeanne devait être rapidement déplacée au bloc pour une césarienne. Les blouses s'affairèrent autour d'elle, on remonta les barrières autour du lit et le plafond se mit à défiler sous ses yeux. Rémi resta planté là, seul dans la pièce, les yeux encore rougis par sa courte sieste. Jeanne sut tout de suite que quelque chose de grave se passait en elle, qu'elle ne maîtrisait plus. Autour d'elle, les visages étaient cachés derrière des masques blancs. Les pas des soignants s'accéléraient. Elle n'eut que le temps de murmurer qu'elle avait la nausée, que déjà, elle se sentit s'évanouir. Quelques secondes plus tard, elle ouvrit les yeux sous les néons aveuglants du bloc opératoire. Le médecin posa une dernière fois le stéthoscope en plusieurs endroits sur son ventre rond ; un silence assourdissant lui répondit. Jeanne le vit repousser avec impatience les mains de la sage-femme qui s'apprêtait à étaler sur son ventre un produit désinfectant et se saisir d'un scalpel. Puis tout devint noir.

Quelques minutes plus tard, Jeanne rouvrit les yeux sur un champ médical blanc, tendu de part et d'autre au-dessus de son corps. Elle aperçut dans un brouillard épais le médecin sortir de la salle avec, dans ses mains gantées, une petite silhouette immobile et silencieuse. Plusieurs infirmières se penchèrent sur elle pour vérifier son état de santé, mais Jeanne ne répondait plus. En apnée, elle retenait sa respiration. Et ses larmes.

Après une attente insoutenable, le visage masqué du médecin se pencha sur elle pour lui murmurer ces mots : « Je suis désolé, Madame. »

Août 2018

Jeanne monta le niveau de la ventilation, augmentant ainsi le bruit déjà sourd dans l'habitacle de la voiture. Un souffle d'air vint caresser son bras droit, rendant enfin l'atmosphère un peu plus respirable. Coincée depuis une heure dans un embouteillage, la jeune femme, le regard morne et les cheveux en bataille, prenait son mal en patience. Un coup d'œil dans le rétroviseur lui indiqua qu'à l'arrière, Milo, son fils de sept ans, n'avait pas levé le nez de son livre depuis leur départ.

Voilà bien longtemps qu'on n'avait pas connu une telle chaleur en Bretagne, le week-end du quinze août. Dehors, le fond de l'air était chargé, poisseux, presque électrique. Le ciel d'un blanc laiteux semblait contenir des seaux d'eau qui ne demandaient qu'à se déverser sur l'asphalte brûlant, si l'orage daignait enfin éclater. Jeanne soupira. Elle aurait pourtant dû anticiper qu'il y aurait du monde. Le chassé-croisé des départs en vacances, associé à la traditionnelle effervescence du vendredi soir sur la voie express qui relie Nantes à Quimper, avait été annoncé. Mais elle n'aurait pas pu s'absenter plus tôt de la librairie, sa collègue ayant posé un jour de congé à la dernière minute.

Le jingle des informations de vingt heures trente à la radio lui indiqua qu'elle serait en retard chez ses parents, c'était maintenant une certitude. Et que ce retard serait source de reproches de la part de sa mère, qui l'attendait bien plus tôt pour l'aider à préparer l'évènement. Le lendemain, Joseph, le père de Jeanne allait fêter ses quatre-vingts ans et toute la famille se retrouvait la veille pour les derniers préparatifs. Ses deux frères, Simon et Estéban, avaient pris de l'avance puisque Simon était arrivé de Paris le matin même. Quant à Estéban, il vivait à quelques kilomètres de là.

Jeanne attendit la fin du journal pour insérer l'album de Ben Mazué dans son autoradio. Les premières notes de *La mer est calme* résonnèrent dans l'habitacle et la mère entendit son fils fredonner machinalement la mélodie sur la banquette arrière. Quinze minutes plus tard, la file de voitures se remit en marche, permettant enfin à celle de Jeanne d'atteindre la bretelle d'autoroute menant vers le village où elle avait grandi. Dans le ciel, au loin, Jeanne vit se profiler une

trouée bleue dans les nuages bas. Le fameux microclimat du sud-Bretagne n'était pas une invention de ses habitants si chauvins. Avec cette petite avancée de mer dans les terres, les nuages étaient régulièrement chassés par la brise marine, offrant à ses habitants un climat modéré et souvent ensoleillé qui faisait bien des jaloux. Une fois la voiture engagée sur la nationale, Jeanne sentit monter une bouffée de joie à la perspective de retrouver sa terre natale. Une douce euphorie, toujours la même. Ce sentiment rassurant d'être chez elle quand son regard atteint le petit carré de mer à quelques kilomètres de là. Sa conduite se fit alors, comme toujours, plus fluide, automatique, son corps ayant intégré depuis toutes ces années chaque ralentissement, chaque virage et chaque accélération vers la maison familiale.

Sa vieille voiture était à peine garée le long de l'allée que Milo courait déjà vers la maison de ses grands-parents. Jeanne attrapa son téléphone dans son sac à main, sur le siège passager. Rémi lui avait laissé un message :

Bien arrivés chez tes parents ? Ton père m'a invité à vous rejoindre à la fête demain. Il m'a demandé d'apporter mon jeu de pétanque. Qu'est-ce que je lui dis ?

À la lecture du message, Jeanne resta songeuse. Il y a deux ans, Rémi et elle avaient perdu Eline, leur petite fille, à la naissance. Dévastés par le chagrin, ils s'étaient séparés quelques mois plus tard et Jeanne vivait désormais seule avec Milo une semaine sur deux, le cœur en friche. En se demandant encore aujourd'hui comment cette histoire avait pu prendre fin.